



Charlet

1835



LES DÉVOUÉS.



Les forçats condamnés à exploiter la langue française et à l'extraire moellon par moellon du *Dictionnaire de l'Académie*, sont souvent arrêtés par de grands embarras. Ce n'est pas que cette langue soit pauvre et que les mots y manquent de justesse et de précision; elle est riche, au contraire, immensément riche; mais les pruderies du monde, les vôtres, les miennes, celles de la femme du notaire et celles de mademoiselle Dorothée du théâtre des Funambules, l'ont amenée peu à peu, cette langue si riche, à un véritable état de pauvreté. Les auteurs latins lui ont fait l'aumône pendant plusieurs siècles, comme on sait; ce que l'on n'osait pas écrire en français, on l'écrivait en latin, et la morale publique des oreilles applaudissait. Eh bien! les latins ne nous suffisent plus. Aujourd'hui, à chaque page, nous sommes obligés de recourir aux Anglais, aux Italiens, aux Allemands; nous leur demandons, par charité, un *petit mot*, pour habiller notre pensée qui serait trop nue et de mauvais goût, vêtue à la française. Ou bien, la pauvre pensée! il faudrait lui couvrir les épaules de circonlocutions à franges, de périphrases brodées, de grotesques et absurdes draperies, comme on fait en politique lorsque, par hasard, on a besoin de cacher quelque gredin habile sous une dignité qui le protège. Après tout, comme il faut toujours que l'on puisse voir sous le manteau et le gredin et l'idée, soyez sûr qu'ils s'y montreront fort clairement. Alors pourquoi un manteau?

C'est l'usage! Qu'avez-vous à répondre à cela?

Done, un petit mot, s'il vous plaît!

Hélas! moi aussi j'avais besoin d'un petit mot tout à l'heure. Malheureusement, je ne comprends ni le latin, ni l'anglais, ni l'italien, ni l'allemand, pas même le français de M. Scribe, l'académicien. Mon petit mot était bien dans le dictionnaire; mais j'ai eu peur devant lui, et j'ai reculé, — une page, déjà!

Vous êtes, peut-être, lecteur, capitaine d'état-major, ou simple compositeur dans une imprimerie; vous ne vous êtes pas battu en juillet, ou bien vous vous êtes battu courageusement; dans tous les cas vous n'avez pas eu peur. Vous avez de la barbe, monsieur le capitaine, vous êtes un homme, — mais l'oseriez-vous écrire, oseriez-vous le signer de votre nom le mot dont les neuf lettres arriveraient dans cet ordre terrible: V, I, D, A, N, G, E, U, R...! — Allons donc! vous tourneriez la batterie, comme on dit dans votre état. C'est ce que j'ai fait.

Et maintenant, par déférence pour vous, ô bienséances impitoyables! nous conserverons à notre héros le nom que nous lui avons prêté; il restera dans cette chronique ce qu'il est dans la vie pratique; ce qu'il sera toujours, malgré nos répugnances, malgré nos dédains, un homme de cœur, de volonté et d'abnégation: le *dévoûé*.

Les dévoués, nommés autrefois *exécuteurs des basses œuvres*, forment une colonie spéciale au milieu du pêle-mêle d'hommes entassés sur les bords de la Seine, et vivant bien ou mal dans cet amoncellement de bâtisses appelé Paris et la banlieue de Paris. La nature terrible de leurs fonctions n'a point permis qu'ils se frottassent à nous de trop près: est-ce une perte pour eux? Je ne le pense pas. Nous possédons peut-être bien quelques qualités postiches qui leur sont inconnues, l'obséquieuse politesse, par exemple, cette auxiliaire habile de toutes les roueries du jour; mais on peut affirmer que nos vices en gants blancs et à jabots leur sont entièrement étrangers. Il y a donc, je crois, en leur faveur, une admirable compensation. Vivant en dehors du mouvement général de la société, ils forment, pour ainsi dire, au milieu de la race actuelle, un peuple à part; à peu près comme les Hébreux chez les Égyptiens. Nous savons tous que ce n'étaient pas les Égyptiens que l'on appelait le peuple de Dieu.

Les dévoués sont au nombre de deux cents environ, répartis sous la direction personnelle ou déléguée de quatorze entrepreneurs principaux. Il existe en outre trois autres entrepreneurs attachés exclusivement au service des fosses inodores et portatives. Ceux-ci occupent habituellement quatre-vingt-quinze ouvriers: cinquante hommes et quarante-cinq chevaux; mais leur travail s'éloignant tout à fait de celui de leurs aînés, nous n'en parlerons pas. Ce travail ne présente au surplus ni difficulté, ni péril; ceux qui l'exécutent sont des manœuvres ordinaires, des voitures, des hommes, des chevaux fonctionnant en plein jour. Tout le monde peut faire leur besogne, l'épicier du coin, comme on dit, l'agent de change du premier étage, et jusqu'à ce pauvre fou, qui, accroupi sous les tuiles de sa mansarde, rédige, à l'adresse du ministre des finances, un projet qui doit centupler les revenus du pays, infailliblement. Ceux-ci sont des machines; les premiers seuls pensent et se dévouent.

Assurément, ce n'est pas un titre bien pompeux que celui d'entrepreneur des basses œuvres de la ville de Paris, et cependant ce titre a une importante valeur. Pour l'obtenir il ne suffit pas d'être riche, il faut encore présenter à l'administration de la

salubrité publique des garanties sérieuses de moralité. Que deviendrions-nous, grand Dieu ! s'il arrivait un jour que, par la faute de ces industriels, le Paris souterrain fit une irruption soudaine et débordât sur nos trottoirs de bitume ! Cuisines de Véry, du Rocher et du café Anglais, vous disparaîtriez, hélas ! comme Pompéi, comme Herculanium, mais sous les flots d'une lave bien plus terrible que celle du Vésuve. Rien ne vous en purifierait. Vos plats d'argent et vos coupes d'or conserveraient éternellement une teinte d'ébène ; même après avoir été refondus on se souviendrait de leur malheur passé, et l'on se détournerait d'eux avec dégoût, comme on se détourne de tout ce qui est malheureux. Nous oublions un crime ; une infortune, jamais ! Cette catastrophe est impossible, fort heureusement.

Avant de se voir revêtu du titre d'entrepreneur des basses œuvres, tout solliciteur doit prouver d'abord qu'il possède ou est à même de posséder sur-le-champ, en chevaux, voitures, tonneaux et autres ustensiles, un matériel suffisant à une bonne et régulière exploitation. Ce matériel représente ordinairement un capital de trente à quarante mille francs. En second lieu, comme un entrepreneur ne peut interrompre son travail sous aucun prétexte, il est encore tenu de fournir un cautionnement qui répondrait pour lui si quelque jour il lui prenait fantaisie d'abandonner le métier. Ce cautionnement est représenté par la position sociale du candidat, ses relations, ses influences, sa fortune, son crédit, son activité. On comprend à l'importance des fonctions postulées, que cette garantie subsidiaire doit valoir au moins, en monnaie, cent mille francs. Il n'y a donc réellement que des gens tout à fait comme il faut et tout au plus trois poètes qui puissent être nommés exécuteurs des basses œuvres pour la ville de Paris. Cela étant, nous pouvons, j'imagine, dormir en paix.

Messieurs les entrepreneurs sont des hommes fort honorables ; ils ont un équipage, un hôtel quelque part, des rentes sur l'état ; mais hâtons-nous de le dire, ce sont des spéculateurs, des industriels, des négociants ; ils peuvent s'enrichir, nommer leur député, faire banqueroute, déjeuner à Tortoni, souper tête à tête avec les jambes d'une danseuse ; ils sont riches, ils ont de l'or, ils peuvent tout ! — C'est donc pour les ouvriers qu'ils emploient, et non pour eux, que nous avons donné une acception nouvelle au mot *dévoué*.

Les dévoués travaillent la nuit, seulement la nuit et quelque temps qu'il fasse ; en été, depuis onze heures du soir jusqu'à six du matin ; en hiver, depuis dix jusqu'à huit. Presque tous habitent les environs de la *barrière du Combat*, un pays à peu près inconnu des Parisiens, situé à quelques centaines de pas des abattoirs de Montfaucon. Là, ils ont leurs dieux et leurs femmes ; les dieux, en plâtre, moulés simplement à l'image de Napoléon ; les femmes, belles et solides, faites de bonne étoffe et de vraie beauté, non de soierie et de grimaces, comme il y en a tant ailleurs. C'est là qu'ils vivent ; mais nous le verrons bien tout à l'heure, ce n'est pas là qu'ils meurent tous, les infortunés !

Rien dans notre monde n'est moins mérité que l'espèce de dédain attaché aux hommes dont nous parlons. Physiquement, ils sont bâtis comme l'Hercule de notre statuaire Joseph Garraud ; leur poitrine est large et obéit sans effort au jeu de leurs

poumons; leurs membres sont cuirassés de muscles charnus et soudés solidement; ils se portent enfin comme des statues. N'est-ce pas déjà quelque chose de beau que cette race d'hommes vigoureux, au milieu des Parisiens étiolés, blafards, les pères phthisiques, les enfants scrofuleux. Il en est ainsi pourtant : il faut que ces hardis travailleurs soient parfaitement sains de corps, et d'organisations robustes, sous peine de mort ! entendez-vous, sous peine de mort ! Une seule des maladies qui fleurissent dans votre peau de temps en temps, que vous cachez sous du drap fin, et avec lesquelles vous devenez tranquillement vieux et poussif, vous homme du monde et débauché plus ou moins converti, une seule les tuerait. Et cela, en un mois, en quinze jours, peut-être en moins de temps encore. L'air qu'ils respirent ne pardonne pas aux faibles; il les met tous à mort, impitoyablement. Vous ne saviez peut-être pas cela, messieurs les dédaigneurs !

Généralement les dévoués sont *patriotes*, mais patriotes comme on l'était au temps de Napoléon. Ils ont même quelques allures du *grognard* de la Garde. Comme lui, par exemple, ils chérissent fraternellement l'eau-de-vie, le tabac à fumer et les Polonais. Ils sont tout fiers de fumer dans une vieille pipe de terre, noire et sans queue : c'est *grognard*; — il n'est pas une forme de pantalon qui leur plaise autant que le pantalon rouge des hussards, garni de peau de chèvre entre les jambes : c'est *grognard*; — quand ils peuvent se procurer une casquette polonaise, ils ne la céderaient pas pour un titre de vicomte : une casquette polonaise est tout ce qu'il y a de plus *grognard*; — enfin, lorsqu'ils veulent désigner Napoléon, ils disent *l'autre*, parce que c'est encore bien plus *grognard* qu'une casquette polonaise.

On a beaucoup ri dans un temps de cette naïveté simple et honnête, — les vaudevillistes en avaient fait une chose si bouffonne ! — Eh bien, en vérité, c'était là et c'est encore un bon sentiment : c'était de la reconnaissance, de la fidélité. Qui sait, mon Dieu ! le *chauvinisme* est peut-être la dernière vertu que nous ayions possédée !...

Mes héros cependant ne sont pas des saints ; c'est impossible : depuis que l'église en possède au moins un pour chaque jour de l'année, les femmes n'en font plus. On dit que les dévoués sont au plus mal avec les chats domestiques ; on dit qu'ils en tuent, par nuit, une vingtaine ; on dit qu'ils ont la cruauté de les manger sous forme de gibelotte ou de civet ; on dit enfin qu'ils en vendent les peaux lorsqu'ils ne s'en font pas des casquettes ou leurs épouses des manchons. Voilà ce que l'on dit. Mais les mêmes accusations ridicules planent sur l'intendant de la liste civile ; et jamais, que je sache, il n'est venu à la pensée d'un homme sérieux que ces bruits étaient fondés ; pourquoi le seraient-ils donc quand il s'agit de mes héros ? Dans tous les cas je ne vois pas quel mal il y aurait à priver mesdames les portières d'un animal inutile, gourmand, voleur ; avec la queue duquel elles passent leur temps, au lieu de tirer le cordou ou de tricoter leurs bas ; — ce qui vaudrait beaucoup mieux.

Adressons donc aux dévoués un reproche plus grave : nous ne voudrions pas qu'ils s'arrêtassent aussi souvent autour des comptoirs des marchands de vins. Hélas ! on le sait trop, c'est un abominable poison que ce liquide bleuâtre servi à deux sous le

verre, à tous les coins de rue, sur des tables de plomb ; c'est un affreux mélange de drogues, de rinçures de bouteilles et d'eau de puits. Les autres ouvriers peuvent, jusqu'à un certain point, braver les effets terribles de ces breuvages corrosifs ; ils n'en meurent qu'à la longue, après avoir perdu la raison. Mais les dévoués, travaillant au milieu d'émanations foudroyantes, sont tombés morts bien souvent, là où ils auraient résisté, s'ils n'avaient été à moitié asphyxiés déjà par la soi-disant eau-de-vie et le prétendu vin qu'ils venaient de boire un instant auparavant, pour se donner des forces, les malheureux ! C'est beau sans doute de jouer sa vie, comme ils l'ont, avec résignation, avec calme ; mais ce n'est beau que lorsque c'est utile. Courir un danger pour le seul plaisir de le courir, ou par indifférence pour soi, ou par tout autre motif indépendant d'un devoir à remplir, c'est une imprudence coupable, une condamnable témérité ; c'est beaucoup plus : un acte de fou ! Pensez-y donc, mes braves gens. Vous avez une femme à la maison : vous avez des enfants, un vieux père, une vieille mère, qui ne dorment pas toujours paisiblement lorsqu'ils vous savent à votre rude labeur ; votre existence, à laquelle toutes les leurs sont suspendues, les fait trembler par les périls qu'elle affronte ; tenez-vous-en donc à ceux-là qui sont inévitables, puisque votre pain quotidien est au bout ; mais, au nom de votre famille, ne vous en créez pas d'autres en vous empoisonnant chez le faiseur de vins. Mangez en gibelotte tous les chats de Paris, plutôt ; du moins vous n'en mourrez pas.

Les dévoués vivent entre eux, comme nous l'avons dit. Leurs mœurs sont douces généralement et ne se laissent pas entamer par les rugosités de leur langage. Il y a en eux et de l'estime et de l'oubli de soi tout ensemble. Ils sont grands, ils sont forts, ils se conduisent honorablement au milieu de toutes les pourritures sociales ; et pour cela ils s'estiment. Mais le travail qu'ils font ne permettant pas qu'ils se déplacent et prennent des masques, à l'instar de tant de gens qui ne les valent pas, il en est résulté qu'ils ont cru peu à peu être fatalement prédestinés à cet état, sans possibilité pour eux d'en changer jamais. Alors ils se sont renfermés en eux-mêmes, ils se sont oubliés ; et le monde n'a plus été à leurs yeux qu'une espèce d'étable d'Augias qu'ils ont dû nettoyer, pour avoir le droit et la possibilité de vivre — après besogne faite. On conçoit qu'avec cette façon d'envisager leur carrière, les dévoués ont dû naturellement rester probes.

Comme tout le monde, ils ont bien sans doute leur ambition ; mais ils ne comprennent pas que cette ambition puisse être jamais satisfaite par des moyens déloyaux ; et la preuve, c'est le métier qu'ils font avec tant d'abnégation, avec tant de courage. Ils ne comprennent pas qu'il y ait des hommes capables de se tenir douze heures par jour devant une demi-aune pour voler avec sécurité. Ces hommes-là, ils les méprisent, et ils font bien. Ils en ont le droit d'ailleurs, eux, les ouvriers honnêtes par excellence. Ne sont-ils pas toutes les nuits à peu près les maîtres de la maison où ils travaillent ? est-il bien difficile d'en éloigner le portier ? n'y a-t-il pas des absents dans cette maison ? les portes n'ont-elles pas des serrures dont on peut enlever les empreintes, sinon les clefs ? — Eh bien, consultez les fastes de la cour d'assises : jamais rien de pareil n'a eu lieu ! jamais une plainte, jamais un soupçon

ne s'est arrêté sur le front de ces vaillants travailleurs ! La maison, au contraire, a toujours dormi avec plus de sécurité quand elle a su qu'ils étaient là.

Nous voudrions de grand cœur n'avoir point à entrer plus profondément dans notre sujet ; mais la tâche que nous poursuivons, nous l'avons acceptée, recherchée même ; et quels que soient en ce moment nos ennuis, nous aurons le courage de les surmonter. La publication qui a bien voulu de notre concours n'est pas d'ailleurs une chose purement fashionable ; c'est aussi une histoire des métiers, des mœurs, des hommes de notre temps. Cette histoire doit être complète. On ne parle pas que des roses quand on écrit sur la botanique ; et puis, dans un livre, qui sent le plus mauvais ou de la rose ou de l'assa fœtida ?

L'exploitation générale des basses œuvres de Paris est divisée en quatre circonscriptions. Le prix des travaux, déterminé par mètre cube, est le même dans toute l'étendue d'une circonscription, mais, de l'une à l'autre, il varie en raison de l'éloignement de Montfaucon. Il n'est d'ailleurs jamais au-dessous de sept et jamais au-dessus de neuf francs.

• La quantité enlevée chaque nuit est de quatre-vingt-dix mètres cubes environ. Par année, la moyenne des fosses vidées est de six mille. Passons vite.

Les dévoués marchent par cinq, quatre soldats et un caporal. Le caporal se nomme *chef d'équipage* ou *d'atelier*. Les soldats ont aussi chacun leur nom, le *videux de sieaux*, le *collinant*, le *tireux de châbles* et l'*homme du bas*. Ce dernier est celui qui descend dans la fosse quand on ne peut plus rien en arracher au moyen du seau attaché à un câble ou à un grapin. C'est celui qui court le plus de dangers ; mais tous cinq remplissent ces périlleuses fonctions à tour de rôle. Le *tireux de châbles* est celui qui retire les seaux, le *collinant* les porte, le *videux* est chargé d'en transvaser le contenu dans les tonneaux. Quant au *chef d'équipage*, il surveille l'opération et participe, selon les circonstances, au travail de tous.

Comme toutes les corporations, celle des dévoués a son langage. La maison où ils travaillent est appelée par eux *atelier*, et le propriétaire de cette maison, fût-il un Montmorency ou un Choiseul, n'est pour eux que *le Simon* ; quoi qu'il fasse, ils ne l'appelleront jamais autrement. Au milieu de tous les mots étranges et pittoresques dont leur vocabulaire est composé, j'en ai remarqué un que je crois d'une poignante énergie ; c'est notre verbe *râler* dont ils ont fait *renâcler*. Mais pour comprendre tout ce qu'il y a de saisissant dans ce mot, il faut être à l'entrée d'une fosse quand il y a un homme au fond, quand on entend *renâcler* cet homme, quand ses frères poussent ce cri terrible et que vous comprendrez tout à l'heure : *Le plomb ! le plomb !*... Jusque-là, ne vous moquez pas de la langue des dévoués ; elle est effrayante par moments !

Une maladie terrible frappe nos héros, et très-souvent. Ils la désignent sous le nom de *mitte*. C'est une inflammation soudaine des paupières et des yeux. A cette maladie ils n'opposent rien : ils savent qu'elle ne dure que trois jours au plus ; mais pendant ces trois jours que de souffrances, que de douleurs atroces !... Il faut pleurer, et pleurer du sang ! Eh bien, les dévoués ne se plaignent pas ; ils sont habitués à ces larmes rouges, ils jurent, voilà tout. Et ces rudes ouvriers gagnent, savez-vous com-

bien ? 20 à 24 francs par semaine, jamais plus ! Les dévoués, qui ne cherchent point, comme nous autres, à singer le bon Dieu, se reposent la huitième nuit. Le septième jour ils dorment comme les autres jours, pour se délasser de leurs fatigues nocturnes, car il est toujours sept ou huit heures du matin quand ils rentrent dans leurs gîtes. On comprend que c'est du sommeil qu'il leur faut alors, et non du plaisir. Tant de peines pour un gain si chétif. — Pauvres gens !...

Nous sommes en hiver. La neige, la pluie tombent du ciel. Il fait un temps à faire taire les chiens de prisons. Le pensionnat de jeunes bouledogues qui a donné son nom à la *barrière du Combat*, est lui-même triste et silencieux. L'horloge de l'hôpital Saint-Louis vient de sonner la dixième heure de nuit ; c'est le signal du départ. Les hommes et les chevaux des entrepreneurs des basses œuvres sont sur pieds, et depuis longtemps, déjà ! Les chevaux ont mangé l'avoine ; les hommes, la soupe ; en route, les travailleurs. Hélas ! ils ne reviendront pas tous, peut-être ! Mais qu'importe ? — A demain, femme ! — A demain, père ! — A demain, enfants ! — Au revoir, tous, au revoir !

Ils sont partis.

Vous avez-vu, sans doute, les *pêcheurs* de Léopold Robert, ce grand peintre, mort de dégoût au milieu de Rome, il y a cinq ans. Vous avez remarqué l'expression de tristesse indéfinissable répandue sur les figures des femmes et des enfants qui restent sur le bord, tandis que les pères et les époux vont s'en aller en pleine mer, à la garde de Dieu et d'une barque en bois de chêne. A les voir si tristes, on croirait que ces femmes sont déjà veuves et ces enfants orphelins. Cependant il est bien rare que les pêcheurs ne reviennent pas ; assurément, on les reverra, on les reverra tous. Alors, pourquoi donc ces seins gonflés, ces figures consternées, abattues, cet air de désespoir fatal ? — C'est parce qu'il est arrivé plusieurs fois que d'autres pêcheurs ne sont plus revenus ; et cela peut arriver encore aujourd'hui comme il y a trois mois, comme il y a trois ans. Voilà pourquoi.

Nous ne répondrons pas autrement à ceux qui nous demanderaient compte de l'émotion qui nous a saisi tout à l'heure, quand les dévoués ont dit adieu à leurs femmes et à leurs enfants. Que dirions-nous de plus ?

Les lourdes voitures se sont répandues dans Paris ; chacune à sa besogne, au lieu de son travail. Les dévoués ne les ont pas quittées d'un instant. Quelques-uns cependant, entraînés par leurs fonctions, ont devancé les autres et sont arrivés les premiers aux lieux convenus. Ceux-ci préparent les appareils et font prévenir par le portier les habitants de la maison. On sait que l'argenterie et généralement tous les métaux polis doivent être fermés soigneusement, cette nuit-là. Chose terrible ! les métaux ne peuvent supporter ce gaz délétère, et nos héros le respirent toutes les nuits, sans se plaindre, sans tousser. Que l'on songe à cela seulement, et l'on sera étonné de la force qu'il faut à ces hommes pour ne pas succomber au bout de quelques mois de travail.

Cachez-vous donc, candélabres, vases, pendules, colliers, bijoux, bracelets baudoux, ceintures, robes lamées d'or et d'argent, cachez-vous, si vous ne voulez être tout noirs demain et porter votre propre deuil.

Et vous, madame la chanoinesse, vous êtes pâle d'ordinaire, et cette nuit vous

voici toute rose comme une fleur de pêcheur ! Auriez-vous mis du fard pour voir si votre perruche vous reconnaîtrait encore ? Oh ! s'il en est ainsi, croyez-moi, hâtez-vous, ôtez-le, ce masque rosé ; il vous trahirait tout à l'heure, madame ; tout à l'heure il tomberait seul. Hâtez-vous donc, et fermez bien vos persiennes, vos volets, vos jalousies, vos croisées, vos rideaux ; sonnez votre femme de chambre : vous ne recevrez personne avant trois jours, madame ! — Voici *les dévoués*.

Après cinq ou six heures de travail, l'épouvantable vendange est terminée ; les hottes sont pleines ; elles peuvent retourner à Montfaucon où les attendent leurs pressoirs naturels et infects : quatre grands lacs vraiment beaux à voir un jour de soleil, mais d'où s'élèvent des parfums à étouffer les oiseaux qui passeraient une lieue au-dessus. Il ne reste plus qu'à visiter l'intérieur de la fosse vide. Un quart d'heure encore, et tout sera fait.

Une échelle a été glissée dans la sinistre fosse. Un homme en descend lentement les barreaux ; il tient à la main une torche de papier allumé. Avant que ses camarades se hasardent à visiter le fond de ce lieu terrible, il faut qu'il s'assure, lui, qu'il n'y a pas de danger. C'est sa torche qui le guide ; tant qu'elle brûle, il ne craint rien ; mais si elle s'éteint tout à coup, c'est que la mort est là, prête à fapper, si déjà elle ne l'a fait ! Alors, il remonte, s'il peut remonter. Mais, pour beaucoup de ces malheureux, toute lumière a été éteinte avec leur torche de papier.

Il y a quelques mois, cette torche s'éteignit aux mains d'un homme. Frappé par le *plomb*, gaz caché dans les fentes des pierres et qui tue comme la foudre, l'infortuné tomba au fond de l'ancre. Il ne poussa pas un cri : mais ceux qui étaient là cessèrent de voir la lumière et entendirent le bruit que le corps fit en tombant. Ce fut assez.

..... *Le plomb ! le plomb !...*

Ce cri retentit à réveiller les corbeaux sous les toits.

..... *Le plomb ! répéta l'écho de la fosse, le plomb !*

Et l'homme du bas, couché sur le ventre, le tête serrée entre ses coudes, *renâclait*, — à faire peur.

Les dévoués n'hésitèrent pas.

A l'instant même, un de ces nobles cœurs se précipita dans le gouffre.

Malheur ! sa lumière s'éteignit aussi ! — Il n'avait pas pris le temps de se faire attacher au *bridage* ; il fut perdu. Un troisième se présenta pour sauver ses frères. Celui-ci, on l'attacha. La lumière qu'il tenait s'éteignit comme la première, comme la seconde. On le retira — à moitié mort !

Pour les deux autres, — c'était fini.

Vous le voyez bien, lecteurs, ils ne reviennent pas toujours, ils ne reviennent pas tous, les pêcheurs qui sont allés en pleine mer, à la garde de Dieu !

L. A. BERTRAUD.

